

« A TEMPORARY MATTER » (*INTERPRETER OF MALADIES*, 1999) OU LES GENRES DE LA NOUVELLE ET DU RECUEIL À L'ÉPREUVE DES DISSIDENTITÉS DE JHUMPA LAHIRI

Diane SABATIER

Université de Perpignan Via Domitia, EA 2983 VECT

Introduction

La nouvelle représente un genre codifié prisé des ateliers d'écriture créative. Malgré un indéniable effet de mode au sein de la production littéraire nord-américaine dite des minorités depuis les années 1990, force est de constater qu'elle exige une grande maîtrise. Nous en tenons pour preuve le travail de Jhumpa Lahiri, auteure indo-américaine née en 1967 à Londres de parents originaires du Bengale et élevée dans le Rhode Island. Incitant le lecteur à adopter une grille d'analyse « postethnique » (HOLLINGER, 1995), son premier recueil, *Interpreter of Maladies* (1999), salué par le prix Pulitzer de fiction en 2000, propose une plongée décalée dans l'entre-deux indo-américain. La nouvelle semble offrir un moyen approprié pour se tenir à l'écart des écueils des grands discours identitaires. Néanmoins, riche paradoxe, elle se prête volontiers aux récits mettant en scène l'entremonde de l'après-exil. Grâce à ce genre, J. Lahiri traite avec subtilité la question du « gender » dans le contexte des minorités aux États-Unis. Le recueil, quant à lui, rendrait presque visibles à l'œil nu les traces éparpillées d'un continent à l'autre. Après un roman, *The Namesake* (2003), bien accueilli par la critique et adapté au cinéma (par Mira Nair en 2006), J. Lahiri est redevenue nouvelliste en 2008 avec *Unaccustomed Earth*. Ces retrouvailles, récompensées par l'Asian American Literary Award, ont été également couronnées de succès en se classant en tête des meilleures ventes du *New York Times*. Son choix répété du recueil de nouvelles suggère qu'il permet à J. Lahiri de dépeindre le sujet diasporique, en particulier féminin, en établissant un lien entre le « gender » et les genres – à part entière – de la nouvelle et du recueil. Sans artifices lacrymaux, ses récits portent moins leur attention sur l'expérience du déracinement que sur le quotidien d'être en quête d'eux-mêmes. Art de la crise couvant derrière les non-dits, les ellipses et les synecdoques, ses nouvelles récusent adroitement une investigation identitaire qui mènerait au repli communautaire. Le recueil se fait, chez J. Lahiri, le lieu d'une recherche de liens avec les autres. Elle l'associe à une tentative de complétude malgré la violence des pertes énumérées. Son œuvre se place entre l'écart et l'éclat autant rhétoriques et idéologiques que génériques.

Cette étude tentera de montrer de quelle manière ce que nous nommons les dissidentités de J. Lahiri (c'est-à-dire ses dissidences face aux représentations figées des identités) s'épanouissent dans le sillon troublant creusé au sein d'une nouvelle et dans la trace laissée entre chaque texte d'un recueil. On y analysera dans quelle mesure « A Temporary Matter », première nouvelle d'*Interpreter of Maladies*, est symptomatique de la défiance de son auteure face aux discours erronés sur l'autre féminin et l'individu minoritaire.

1. Suivre les traces

En avant-propos, soulignons que le genre du recueil présuppose une variété de points de vue donnant lieu à une dispersion multipolaire de voix. De surcroît, chacun est libre de choisir au hasard la nouvelle par laquelle il entamera et clôturera son parcours en son sein. Par le biais de ce foisonnement d'itinéraires, *Interpreter of Maladies* propose des formations variables à travers lesquelles un sable mouvant d'identités apparaît. Le sol instable de l'entre-deux (« in-between » en anglais) décrit par H. K. Bhabha (BHABHA, 1996) y est plus équivoque que le terme « biculturalisme » ne le laisserait présager. L'équation indo-américaine que les personnages tentent de calculer est toujours en mouvement. Cette précarité procure des réponses incertaines (LAHIRI, 2006¹). Le titre du recueil le suggère, J. Lahiri ne se contente pas de dépeindre les maladies des corps et des cœurs partagés entre la terre indienne délaissée et la patrie adoptive nord-américaine. Elle les interroge, tout en contournant les chausse-trapes d'un discours postcolonial daté sur l'expérience de la migration. L'origine grecque du terme « diaspora » renvoie, chez J. Lahiri, à une dissémination derridienne (DERRIDA, 1972b). Le genre du recueil lui ouvre un cadre esthétique privilégié. En effet, par leur multiplicité inhérente, recueil et diaspora contredisent la notion de totalisation tout en rejetant une opposition duelle entre hommes et femmes. Régi par ses propres règles, le recueil n'est pas une simple enveloppe offrant un lieu de publication de textes courts hétéroclites. Malgré un effet de segmentation, il constitue un outil capital d'unité. Au sein même de ses lignes fragmentées, J. Lahiri présente une voie directrice dictée par une volonté de complétude. En effet, en dépit de l'esthétique proche de la dislocation d'un récit tel que celui qui va faire l'objet de notre étude, l'écrivaine tend un fil d'Ariane entre chaque subjectivité. Il s'agit de le trouver derrière les singularités socioculturelles. À nous également de reconstruire le « surplus de sens » (AUDET, 2000) apporté par la disposition de l'ensemble du livre. À cet égard, « A Temporary Matter » figure en tête d'ouvrage du premier recueil de J. Lahiri, suggérant que bien des secrets n'ont pas encore été révélés. Il est demandé au lecteur, confident anonyme, de faire preuve de patience et de confiance en leur auteure.

La forme imprimant ses exigences sur le fond, une nouvelle se concentre souvent sur un moment particulier de la vie d'un personnage, à savoir une initiation ou une révélation. Comme le remarque Patrick Badonnel, « [l]a nouvelle est un genre [...] compressé, dans la mesure où l'axe syntagmatique est soumis à davantage de pression de la part de l'axe paradigmatique que dans l'écriture d'un roman [...] ». (BADONNEL, 1998 : 19). Cette contrainte sur le matériau diégétique en crée les limites. Toutefois c'est par l'intermédiaire de ce genre que J. Lahiri souligne les doutes qui oppressent ses protagonistes, en particulier féminins, face à leur destin. Dans « A Temporary Matter », elle travaille sur le non-dit, acteur essentiel de l'économie de la nouvelle. Au centre, et simultanément absent, de ce texte d'ouverture se trouve l'enfant mort-né trois semaines avant terme d'un couple d'Indo-Américains, Shoba et Shukumar. « Shoba était étendue sur un lit, dans une chambre individuelle si petite qu'il y avait à peine assez de place pour se tenir à côté d'elle, dans une aile de l'hôpital où ils n'avaient pas été durant la visite aux futurs parents. Son placenta s'était affaibli et elle avait eu une césarienne, mais pas assez rapidement. » (LAHIRI, 1999 : 3)².

¹ « It is in fiction that I will continue to interpret the term "Indian-American," calculating that shifting equation, whatever answers it may yield. »

² Pour chacune de nos traductions, nous reproduisons en note le texte original : « Shoba was lying on a bed, in a private room, so small there was barely enough space to stand beside her, in a wing of the hospital they hadn't

Plus que de détailler la perte d'un enfant, et en filigrane celle de l'Inde quittée plusieurs années auparavant par les deux protagonistes, « *A Temporary Matter* » conte la déréliction maritale d'un couple de Bostoniens d'un milieu favorisé. « Beaucoup de nouvelles valorisent le "home". », rapporte Pierre Tibi. « [M]ais le paradis peut devenir enfer lorsque la cellule familiale est vécue comme espace de conflits et lieu d'un exil intérieur. » (TIBI, 1988 : 56). « *A Temporary Matter* » décrit un foyer aux aspects trompeurs de refuge. La maison de Shukumar et Shoba paraît fissurée malgré l'apparente réussite du croisement de cultures domestiques indienne et nord-américaine.

Âgée de trente-trois ans, Shoba se dérobe à son époux autant qu'au lecteur. La voix narrative extradiégétique réalisée en focalisation interne expose seulement la vision de son mari Shukumar. N'ayant pas accès à la conscience de la jeune femme, nous devons traduire ses silences. Déchiffrer les regards muets que Shoba nous adresse à travers la plume de l'écrivaine passe par décoder la perspective de son époux, héritier d'une tradition patriarcale. « *A Temporary Matter* » offre un exercice de dé-lecture. En tant qu'homme indo-américain, Shukumar interroge la valeur imputée au corps féminin lorsque celui-ci engendre la mort. Lors de sa dernière visite, sa belle-mère avait installé un autel dans leur chambre d'amis où elle priaît deux fois par jour pour la naissance de petits-enfants. Mais Shoba a-t-elle inconsciemment souhaité ne pas avoir de descendants ? En effet une piste interprétative suggère que la jeune femme ne s'est pas encore positionnée par rapport aux notions de filiation et de « descent », pour reprendre la terminologie anglaise de Werner Sollors (SOLLORS, 1986). Shoba conçoit progressivement que sa chair, qui a perdu ses rondeurs, est autre chose qu'un vide à combler. Figure-mère du genre de la nouvelle, la synecdoque prend peu à peu de l'ampleur dans « *A Temporary Matter* ». Ainsi, la nursery vide résonne des secrets accumulés. Sur le mode de la compression évoquée par P. Badonnel, le mari de Shoba se sentait amoindri avant la fausse couche de sa femme. « Bien que Shukumar mesurât un mètre quatre vingt deux et eût des mains trop grandes pour reposer un jour confortablement dans les poches de ses jeans, il se sentit écrasé sur le siège arrière. » (LAHIRI, 1999 : 3)³. Shukumar se devinait prisonnier du schéma traditionnel indien d'une famille qu'il ne tenait peut-être pas réellement à construire.

Après le décès de leur enfant, Shukumar observe cliniquement son épouse. Celle-ci lui paraît étrangère à elle-même, pour reprendre l'expression de Julia Kristeva (KRISTEVA, 1988). Sous le scalpel de la voix narrative, il l'exhibe au lecteur comme sur une table d'autopsie. Avant de pouvoir imaginer Shoba en tant qu'individu, elle lui est d'abord présentée en morceaux : un ventre plat, une taille étroite et un placenta meurtrier. La vision que Shukumar a de sa femme n'évoque aucune tendresse malgré le drame qui les frappe. « Elle revenait de la salle de sports. Son rouge à lèvres, couleur canneberge, n'était visible que dans les plis extérieurs de sa bouche et son eye-liner avait laissé des taches grises sous ses cils inférieurs. » (LAHIRI, 1999 : 1)⁴. La notion de débordement est évidente dans les termes anglais « outer », « beneath » et « lower ». Ces derniers donnent un indice de la volonté de Shoba de sortir du cadre qui lui est imposé. La pellicule photographique la représentant

been to on the tour for expectant parents. Her placenta had weakened and she'd had a caesarean, though not quickly enough. »

³ « Although Shukumar was six feet tall, with hands too big ever to rest comfortably in the pockets of his jeans, he felt dwarfed in the back seat. »

⁴ « She'd come from the gym. Her cranberry lipstick was visible only on the outer reaches of her mouth, and her eyeliner had left charcoal patches beneath her lower lashes. »

toujours enceinte, et non développée, souligne que le temps s'est figé autour d'une naissance irréalisable. La jeune femme fuit le vaisseau fantôme de son foyer envahi par une poussière que ni elle ni son mari ne désire vaincre. Shoba trouve un refuge plus accueillant sur son lieu de travail (l'édition). Quant à Shukumar, un étudiant de trente-cinq ans, il délaisse autant sa dissertation universitaire que les tâches domestiques.

Shoba se faisant toujours plus spectrale, nous la découvrons par le biais des traces qu'elle laisse derrière elle : « Ces temps-ci Shoba était toujours partie quand Shukumar se réveillait. Il ouvrait les yeux et voyait les longs cheveux noirs qu'elle perdait sur son oreiller [...]. » (LAHIRI, 1999 : 2)⁵. La voix narrative de « A Temporary Matter » cadre, de façon serrée, la tasse de café vide que Shoba abandonne tous les matins dans la cuisine. Elle permet moins de visualiser la jeune femme, floutée à l'arrière-plan. Ces traces à caractère derridien (DERRIDA, 1972a) se lisent comme un interstice, chargé de sens, entre l'absence et la présence. En très peu de mots, une nouvelle doit dire beaucoup. « Less is more. »⁶, dit-on en anglais (« Moins est plus »). J. Lahiri ne prétend pas peindre des paysages culturels. Sobre et juste, caractérisé par son apparente simplicité, son pinceau frôle à peine la toile. Le genre de la nouvelle correspond à sa volonté miniaturiste. « A Temporary Matter » s'attache avec minutie à des gestes ou détails aux allures insignifiantes, à l'instar du taxi qui emporte Shukumar dans une autre ville peu avant la fausse couche de sa femme : « Chaque fois qu'il pensait à ce moment-là, le dernier où il avait vu Shoba enceinte, c'était le taxi dont il se souvenait le plus, un break peint en rouge avec des lettres bleues. » (LAHIRI, 1999 : 2)⁷. Dans une structure narrative compressée, rien ne passe inaperçu. « Le lecteur tient davantage compte des détails apparemment anodins, des formulations insolites, des réseaux internes au récit. Il est conscient que tout, dans la nouvelle, converge et qu'il doit découvrir la configuration – ou le refus de configuration – de l'ensemble. », écrit Liliane Louvel (LOUVEL, 1993 : 36). Il en ressort une impression de tension permanente, qui surenchérit à la brièveté de la forme. « A Temporary Matter » se déroule dans un foyer en décomposition, au gré d'une lumière vacillante, voire sépulcrale. J. Lahiri s'y livre à des segmentations narratives qui accordent au non-dit une place majeure. Témoins de l'inavoué et de l'inavouable, nous devons combler les trous engendrés. Le lecteur participe ainsi pleinement à l'entreprise créative. Comme le rappelle Umberto Eco, lire n'est pas un acte neutre. Un texte, ponctué de blancs et d'interstices à remplir (comme ceux de J. Lahiri), est initialement « réticent » (ECO, 1979). Se plonger dans « A Temporary Matter » est par conséquent synonyme d'une coopération. Toutefois, chargés de suivre Shoba à la trace pour comprendre où mène son parcours identitaire, notre tâche va se compliquer. En effet, l'*incipit* annonce qu'il n'y aura bientôt plus rien à voir. « L'avis les informait que c'était un problème momentané : pendant cinq jours leur électricité serait coupée pendant une heure, à partir de vingt heures. » (LAHIRI, 1999 : 1)⁸.

⁵ « These days Shoba was always gone by the time Shukumar woke up. He would open his eyes and see the long black hairs she shed on her pillow [...]. »

⁶ Phrase du poète allemand Christoph Martin Wieland en 1774 (« Und minder ist oft mehr »), reprise par Robert Browning puis par Mies van der Rohe.

⁷ « Each time he thought of that moment, the last moment he saw Shoba pregnant, it was the cab he remembered most, a station wagon, painted red with blue lettering. »

⁸ « The notice informed them that it was a temporary matter: for five days their electricity would be cut off for one hour, beginning at eight P.M. »

2. Un corps qui compte

Cinq soirées consécutives, marquées par une obscurité programmée, les corps de Shoba et de Shukumar deviennent presque invisibles, facilitant leur prise de parole. Pour combler le silence de leur maison privée des cris d'un enfant, les époux décident d'échanger des secrets. Shukumar est le premier à laisser tomber son masque. Soir après soir, à la lueur des bougies, il explique à sa femme avoir triché à un examen, s'être soûlé en pleine journée et avoir revendu une veste qu'elle lui avait offerte. La communication initiée se transforme en un jeu cruel, à la fois aveu de culpabilité et volonté d'humiliation. La noirceur, littérale comme figurée, gagne en profondeur entre eux. Shukumar confesse la fascination énamourée qu'il a éprouvée pour un mannequin dans un magazine durant la grossesse de Shoba. Sa femme enceinte lui semblait prendre trop de place, « [s]on ventre subitement immense, au point que Shukumar ne voulait plus la toucher. » (LAHIRI, 1999 : 18)⁹. Selon Shukumar, le corps de Shoba envahissait l'espace commun de leur foyer. La période précédant la fausse couche lui paraissait synonyme d'envahissement et de trop-plein ridicule. La thésaurisation est accentuée par trois répétitions de l'adjectif « endless » (« sans fin ») en peu de lignes. « Il y avait d'innombrables boîtes de pâtes de toutes les formes et de toutes les couleurs, de grands sacs de riz basmati à fermetures éclair, des morceaux entiers de viande d'agneau et de chèvre des boucheries musulmanes de Haymarket, hachés et congelés dans d'innombrables sacs en plastique. » (LAHIRI, 1999 : 6)¹⁰. Contrairement à ce qu'indique l'itération du terme anglais « endless », tout a eu (ou aura) une fin, des stocks de nourriture au couple lui-même, en passant, cyniquement, par la vie du fœtus. Six mois après la mort de leur enfant, Shukumar et Shoba ont vidé leurs placards. Ni l'un ni l'autre n'a l'intention de les garnir de nouveau. Pourtant, au détour d'une page, les sanglots d'un nouveau-né retentissent. « “On se croirait en Inde”, dit Shoba, en le regardant s'occuper de ses candélabres improvisés. “Parfois, le courant disparaît pendant plusieurs heures d'affilée. Une fois, j'ai dû assister à une cérémonie du riz entièrement dans le noir. Le bébé n'arrêtait pas de pleurer.” » (LAHIRI, 1999 : 11)¹¹. Le temps de ce souvenir, les paroles de Shoba les font revenir dans le ventre de l'Inde, non spécifiquement maternel – ce cliché étant détourné par J. Lahiri. Shoba et Shukumar effectuent la dernière étape du travail de deuil de leur terre natale et la première de celui de leur enfant. Si leur procréation dramatiquement avortée murmure quelque chose au couple, elle n'est pas dans la difficulté à renaître dans un autre pays. La voix narrative nie ce poncif de la fiction diasporique que l'auteure juge quelque peu éculé.

La maternité compromise renvoie plutôt Shoba à son propre accouchement d'elle-même. Spectre en errance aux yeux de son mari, elle se donne en réalité une chance de se connaître elle-même. Son corps est le lieu d'une lutte de pouvoir avec les attentes de son époux et de la génération précédente. Il devient l'enjeu de la réaffirmation de sa personnalité. Ayant appris, par la perte, à quel point il compte (« It matters. », dit-on en anglais), elle se le réapproprie. Pour cela, elle déconstruit les règles arbitraires qui l'ont en partie dépossédée de sa chair. Nonobstant son chagrin, Shoba est en train de s'auto-reconquérir. Elle s'accomplit en tant qu'individu indépendant. Déroutant un des sens du verbe anglais « to remember », J. Lahiri remembre la figure de la migrante qu'une certaine littérature diasporique présente

⁹ « [h]er stomach suddenly immense, to the point Shukumar no longer wanted to touch her. »

¹⁰ « There were endless boxes of pasta in all shapes and colors, zippered sacks of basmati rice, whole sides of lambs and goats from the Muslim butchers at Haymarket, chopped up and frozen in endless plastic bags. »

¹¹ « “It's like India,” Shoba said, watching him tend his makeshift candelabra. “Sometimes the current disappears for hours at a stretch. I once had to attend an entire rice ceremony in the dark. The baby just cried and cried.” »

comme écartelée par ses souvenirs. « A Temporary Matter » confère un sens moins ethnique que féministe aux corps. Shoba refuse d'être aliénée par une image imposée par des codes patriarcaux ancestraux. Judith Butler, dans *Bodies that Matter* (BUTLER, 1993), et J. Lahiri, dans « A Temporary Matter », font parler la polysémie du terme anglais « matter ». Le titre de la nouvelle peut se traduire en français, comme le fait Jean-Pierre Aoustin, par « Un dérangement provisoire » (LAHIRI, 1999) en référence à la coupure d'électricité. Il se lit aussi comme « Une question de temps » car le couple se délite chaque jour davantage. Shoba et Shukumar avancent vers la fin programmée de leur histoire, ce qui ne les désole que momentanément. Mais le titre s'entend également comme « Une matière corporelle temporaire ». Il s'agit de celle de l'enfant avant qu'il soit incinéré et de celle que perd Shoba après sa fausse couche. Bien entendu, il n'est pas question d'une métamorphose brutale. Cependant la jeune femme se libère peu à peu de l'emprise des préjugés culturels et familiaux sur son propre corps. Celui-ci exprime des rapports de pouvoir dont Shoba discerne l'artificialité. La nouvelliste montre que ses personnages indiens, nord-américains et indo-américains reçoivent une éducation pernicieuse au genre – construction aussi socioculturelle que corporelle. Qu'il s'agisse d'un être humain ou d'un texte, tous sont interprétés et jugés dans leur ressemblance ou écart face aux autres. « A Temporary Matter » est ainsi lue dans son rapport aux huit autres récits du recueil puis contextualisée par la mémoire intertextuelle du lecteur.

La réflexion de J. Lahiri sur le genre féminin part du constat que les traditions indiennes mais également nord-américaines se sont historiquement construites sur une ostracisation du féminin, née de son incompréhension. Dès lors, l'écrivaine souhaite réorienter le discours littéraire contemporain vers un « gender » diasporique non caricaturé. « A Temporary Matter » renverse la conception indienne traditionnelle des rôles attribués aux hommes et aux femmes. Shoba agit tandis que son compagnon réagit. Craignant la révélation en suspens dont l'ombre plane au dessus de son foyer qui se désagrège, Shukumar reste au lit. Shoba, quant à elle, part travailler à l'aube. Sa journée d'intense activité professionnelle achevée, elle sculpte son corps par le sport. À la lecture des deux recueils et du roman nés à ce jour de sa plume, il semble que le corpus (« body of work », en anglais) de J. Lahiri libère symboliquement les chairs opprimées par des discours colonisateurs. En effet, l'auteure laisse ses personnages féminins construire leur propre espace, de peau et de parole, dans la société nord-américaine. Ses protagonistes s'inscrivent dans une voie qui, tout en luttant contre l'oppression sexiste, évite les impasses du communautarisme. Le lecteur de « A Temporary Matter » remarque que, pour mener ce combat, Shoba paraît très seule. Frank O'Connor voit d'ailleurs comme caractéristique au genre de la nouvelle « quelque chose que nous ne trouvons pas dans le roman, une intense conscience de la solitude humaine. » (O'CONNOR, 1962 : 19)¹². Se construire sur la perte, tel est un des paradoxes du récit. Toutefois F. O'Connor suggère également qu'un lecteur de nouvelles se méfie de ses intuitions interprétatives. Sa première impression est souvent démentie au cours d'un récit. Évolutif, il change à chaque regard porté sur lui par le biais des indices découverts derrière, par exemple, un objet d'abord écarté comme négligeable. Dans une nouvelle, tout fait figure de signe potentiel. « A Temporary Matter » se fait sans cesse autre. Ses deux protagonistes se réinterprètent perpétuellement. Shoba, plus particulièrement, n'est jamais tout à fait semblable ni entièrement différente d'une page, ou d'une relecture, à l'autre.

¹² « There is in the short story at its most characteristic something we do not find in the novel, an intense awareness of human loneliness. »

3. À la faveur d'une nuit indo-américaine

J. Lahiri pense son geste littéraire non pas comme un ancrage binaire mais comme la quête, toujours en marche, d'une somme d'innombrables réalités. Dans « A Temporary Matter », rien n'est jamais ancré, entièrement dit ou complètement tu. L'univers diégétique bascule légèrement au cours de cette nouvelle, par exemple lorsqu'un mot de Shoba fait mentir les certitudes précédemment assertées par la voix narrative. Ce récit privilégie les failles. Si la perfection n'y existe pas, il laisse place à l'acceptation des échecs nécessaires à toute progression. L'auteure y dévoile un condensé de deux vies qui tentent de s'affranchir des clichés sur la diaspora. Cependant, consciente du risque de raccourcis communautaristes mais aussi universalistes et féministes, son regard se porte au plus près d'une expérience nue du quotidien. La nouvelle « A Temporary Matter » fait allusion, plus qu'elle ne s'attache frontalement, aux questions coutumières de la fiction des minorités. La tension exposée par W. Sollors entre les notions anglaises de « consent » (construire sa propre destinée) et de « descent » (vivre avec son héritage culturel et familial) se tient relativement en retrait. « A Temporary Matter » donne la primauté à l'ambivalence, au brouillage des genres et à la remise en question des catégories. Enchevêtrés, les pôles féminin et masculin, indien et nord-américain ne s'y inscrivent pas de manière binaire. Les dissidentités hybrides de J. Lahiri refusent la classification de littérature périphérique. Chez elle, le concept de nation est brossé comme une mosaïque chimérique de « communautés imaginaires » (ANDERSON, 1983). Sans se faire porte-drapeau, l'écrivaine insère ce récit dans un entremonde indo-américain de cultures hétérogènes qu'elle fait communiquer. Shoba et Shukumar cherchent à se positionner sereinement entre des préceptes familiaux indiens et des valeurs individualistes nord-américaines. Équilibristes marchant au dessus du vide, ils ne veulent pas devenir des apatrides éternels. Certes, leur migration les a entraînés dans un état d'irrésolution et de perplexité. Mais celui-ci est marqué par son caractère temporaire et transitoire comme l'indique en substance « A Temporary Matter ». Un espoir de stabilité, d'apaisement et de renouveau croît à chaque page.

Cette espérance remplace la nostalgie, poncif de la fiction postcoloniale volontairement laissé de côté par J. Lahiri. À l'instar de celui expérimenté dans « A Temporary Matter », son style contrôlé laisse peu de place au pathos, aux lamentations mélancoliques ou à un quelconque folklore indien. L'écrivaine n'en est pas moins empathique face aux destinées des deux êtres de papier qui peuplent ses pages. Telle une ombre de mauvais augure, la mémoire conflictuelle de l'Inde occupe une part non négligeable de son sous-texte. Néanmoins J. Lahiri la tient à distance, notamment par l'humour. Il en est de même avec les racines des personnages, généralement associées à la littérature diasporique. Nous cherchons celles de Shoba et Shukumar à travers les lignes, à défaut de les voir présentées de manière ostentatoire. J. Lahiri inscrit de biais cette thématique supposément classique de la fiction ethnique. La voix narrative de « A Temporary Matter » fait preuve de méfiance face aux « identités racines », pointées du doigt par Édouard Glissant (GLISSANT, 1990). Chez Shoba et Shukumar, elles ont tendance à se faire « rhizomatiques » (DELEUZE, 1980). Mais lire une nouvelle signifie prendre garde aux conclusions trop hâtives. Aucune cicatrice ne peut être complètement effacée. Après un arrachement tel que l'exil, les traces de la blessure ne disparaissent pas. Le tissu cicatriciel de Shoba et Shukumar n'est pas identique à celui qu'il a remplacé. Ils ne sont pas les mêmes individus que ceux qui ont quitté l'Inde. Le titre du recueil suggère d'ailleurs que son auteure n'a pas pour but de collecter (pour reprendre l'expression anglaise de « short-story collection ») des remèdes en

vue d'une guérison. La voix narrative de « A Temporary Matter » s'en tient à réinterpréter les symptômes des fêlures. Selon J. Lahiri, on ne guérit jamais entièrement de la perte de sa terre natale. Malgré tout, Shoba et Shukumar apprennent à progresser vers l'avenir. Dès lors, « A Temporary Matter » offre un miroir où se réfléchissent les propres altérations et privations du lecteur, ses racines important peu. Ce dernier y observe deux êtres à la recherche d'un abri ouvert sur le monde. L'écrivaine formule une nouvelle géographie littéraire dont l'hybridité s'enrichit de l'autre. Elle réaffirme la nécessité d'une démocratie, autant que d'une fiction nord-américaine, donnant sur un pied d'égalité voix aux hommes et aux femmes, aux nouveaux citoyens comme à ceux de longue date. « A Temporary Matter » décrit la crainte plus ou moins consciente de Shoba et de Shukumar de léguer à un descendant potentiel le fardeau de la déchirure de leur propre exil. Ils désirent transcender leur passé. Derrière le coup d'éclat de la minorité asiatique-américaine caricaturalement considérée comme un modèle, « A Temporary Matter » révèle la soif d'émancipation de ses deux personnages. Ils aspirent à se défaire du fantôme de l'Inde autant que du poids des clichés américains. Ce récit souligne l'importance du foyer bostonien, et non du pays dit maternel, comme lieu de la crise identitaire (et de l'auto-redécouverte) de Shoba et de Shukumar. Là se trouve toute la complexité des dissidentités au cœur du processus fictionnel de J. Lahiri. Cette dernière prouve sa dissidence face aux discours médiatiques stéréotypés sur les identités à trait d'union (« hyphenated identities » en anglais) mais aussi face aux passages prétendument obligés de l'écriture diasporique elle-même.

Son titre l'indique, « A Temporary Matter » se fait sur le mode du temporaire. Son territoire de mots est aussi précaire que la nouvelle elle-même appelée à se conclure (mais non à disparaître) aussi rapidement qu'elle est née. « Le roman est le genre rassurant du rendez-vous, la nouvelle, celui des rencontres fulgurantes et déstabilisantes. », prétend Gaëtan Brulotte (BRULOTTE, 1999 : 14). Certains genres littéraires, comme le roman, résistent davantage à la notion d'éphémère que celui de la nouvelle. Que l'on songe à la fin de leur couple ou à la disparition de leur passé indien, tout s'évanouit hors de la portée de Shoba et de Shukumar. Derrière ces petites et grandes morts se cache le reflet d'une autre fin inéluctable : celle de la nouvelle. À l'image des deux protagonistes, le lecteur avance rapidement vers le terme brutal de leur histoire. À l'orée du point final de « A Temporary Matter », il ne sait toujours pas qui est Shoba. Ses doutes se multiplient sur la fiabilité de Shukumar. Shoba n'est qu'entraîner à travers le regard froid de son mari. La coupure d'électricité rappelle que la lumière du texte menace de s'éteindre à chaque page tournée. Au cours des cinq jours décrits dans « A Temporary Matter », nous entamons avec Shoba un dialogue intérieur à la faveur d'une nuit (indo-)américaine. Le « Problème momentané » éponyme est un trucage que nous devons repérer à l'instar des ombres qui révèlent au spectateur d'un film l'utilisation d'un filtre pour tourner de jour des scènes nocturnes. Le rythme de la lecture de « A Temporary Matter » est marqué par un doute croissant sur soi, l'autre et l'autre en soi, aussi inconnus que familiers. Le dernier mot de cette nouvelle peut tout aussi bien offrir une clé tout comme constituer un point d'interrogation invisible. J. Lahiri y édifie un univers saisissant de dilemmes irrésolus. En quoi Shoba est-elle « ma » femme ? se demande Shukumar. « Qui suis-je ? » entend-t-on, à demi-mot, de Shoba. À la fois mère, jeune fille et enfant, est-elle une Indienne qui se meurt, une Nord-Américaine qui naît ou bien une Indo-Américaine en devenir ? « Who are I ? » (« Qui sommes-nous ? »), nous questionne J. Lahiri. Ces interrogations se chargent progressivement d'inquiétude tandis qu'à l'approche du point final, aucun élément de réponse tangible ne semble avoir été apporté.

Pourtant, énième paradoxe, ce texte paraît aussi momentanément bloqué que destiné à octroyer une parcelle de réponse. « A Temporary Matter » donne une impression de mouvement ininterrompu. Dans un dernier soubresaut, il exclut de stagner dans l'irrésolution. Contrairement au roman, lire une nouvelle signifie rarement revenir en arrière. Selon la célèbre définition d'Edgar Allan Poe, elle est parcourable « en une seule fois » (POE, 1846 : 163). « La nouvelle débute tambour battant, ne ralentit que pour précipiter la fin, et parce qu'elle se soucie moins de la répercussion des faits que de leur seule transcription, use à tout moment de l'ellipse et de l'éclipse : à peine entrevus s'en vont les personnages, happés par leur destin. », enchérit Jean-Pierre Blin (BLIN, 1990 : 116). J. Lahiri applique ces règles à « A Temporary Matter ». Le potentiel éclaircissement final ne prend pas la forme d'une éclatante épiphanie. La conclusion ouvre une voie de discernement très relatif. Le soir du cinquième jour de panne électrique, Shoba annonce à son mari, ainsi qu'au lecteur, qu'elle a passé les quatre journées précédentes à chercher un appartement. Elle y déménagera rapidement, seule. Mortifié, Shukumar lui révèle, quant à lui, que l'enfant mort-né, dont il était le seul à connaître le « gender », était un garçon. Nous découvrons cette information en même temps que Shoba. « Ils pleurèrent ensemble, pour les choses qu'à présent ils savaient. », constitue la phrase ultime de « A Temporary Matter » (LAHIRI, 1999 : 22)¹³. Le dernier verbe asserte une connaissance partagée qui devient symboliquement une connaissance. Comme celle d'une nouvelle, la fin des histoires maritale et narrative de Shoba et de Shukumar est davantage une promesse de renouveau qu'une clôture hermétique. Le couple, lui aussi mort-né, admet l'inexorabilité de l'abandon. Ils ne sont pas parvenus à se réconcilier mais se sont trouvés eux-mêmes. Dans un écho à Gayatri Chakravorty Spivak, également originaire du Bengale, Shoba comprend qu'elle « peut parler » (SPIVAK, 1988). Aucune manipulation par le discours patriarcal ou postcolonial ne la rendra muette. De plus, rien ne fera taire les dissidentités de son auteure, à savoir sa dissidence face aux rhétoriques trompeuses sur son identité de femme indo-américaine.

Conclusion

Les États-Unis revendiquent l'immigration comme un élément primordial de leur identité. Les personnages de J. Lahiri ont, quant à eux, à cœur de s'affranchir des pertes provoquées par leur exil. Se méfiant des sectarismes, leur interculturalité se nourrit d'amorces de dialogues et d'échanges. J. Lahiri montre à quel point le sujet diasporique féminin ne doit pas être omis. En outre, au raffinement discret de son style se dispute sa curiosité. Elle la fait partager par un jeu de succession signifiante de textes qui n'a rien du hasard. À première vue, le morcellement d'un recueil répond symboliquement au sentiment d'isolement de ses personnages. Pourtant ce genre se positionne, par essence, entre le fractionnement et l'unité. Il devient un vecteur adapté pour dire l'entre-deux qui peut fracturer un être autant qu'il le compose. Le lecteur n'a de cesse de chercher un lien unissant chaque nouvelle. Il recolle volontiers des morceaux épars tout en progressant inexorablement vers la ligne, la page et le récit suivants. J. Lahiri déchiffre les codes sociaux-culturels de deux pays tout en traçant les pourtours de la voie qui les relie plus qu'elle ne les sépare. *Interpreter of Maladies* réunit davantage qu'il ne scinde les nouvelles, les êtres et les mondes qui le remplissent. Le terme anglais « collection » qui désigne le recueil se rapproche en cela du nom « recollection » (souvenir) et du verbe « to collect » (rassembler). La nouvelle « A Temporary Matter » œuvre, quant à elle, à ressouder les éclats identitaires de ses protagonistes. À peine entamée,

¹³ « They wept together, for the things they now knew. »

déjà révolue, mais également porte ouverte vers une autre histoire, elle est autant le lieu du crépuscule que de l'aube, des échecs que des rêves. Un nouvel espoir, même frêle, éclot à chaque relecture. Au carrefour de mémoires individuelles et collectives, de paroles féminines et masculines, « A Temporary Matter » se fait jonction, plus qu'intersection, entre les univers masculin et féminin, nord-américain et indien. J. Lahiri y offre une redéfinition décomplexée des rapports entre hommes et femmes de la diaspora. Sans laisser sa fiction se marginaliser par des étiquettes ethnocentriques ou féministes, J. Lahiri déjoue les pièges de ceux qui s'obstinent à opposer un canon et une littérature de genre, dite mineure. Son écriture équivoque multiplie les glissements de sens, les détours surprenants et les regards hétéroclites. Derrière ses mots troublants, inscrits dans le creux poreux du genre de la nouvelle, J. Lahiri prouve qu'il y a toujours de l'autre en soi. En ce sens, son art, aussi peu prétentieux soit-il, est intrinsèquement politique. En tant qu'écrivaine indo-américaine, elle se positionne nécessairement face aux enjeux de pouvoir qui traversent ses lignes. Ses dissidentités se lisent dans son rejet des discours sclérosés de ceux qui verraient dans l'entre-deux une limite créative. Le succès de ses écrits auprès de la critique journalistique et universitaire, des jurys littéraires et des lecteurs témoigne de la capacité de fluctuation des frontières entre les prétendus centre et marge. Sa traduction dans une trentaine de langues indique que sa posture résonne à travers le monde. Longtemps après avoir refermé *Interpreter of Maladies*, on entend encore « chanter » (SPIVAK, 2007) les personnages de Jhumpa Lahiri car leurs errements font écho à ceux de tous et toutes.

Bibliographie

- ANDERSON, Benedict (1983), *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, New York, Verso.
- AUDET, René (2000), *Des textes à l'œuvre. La lecture du recueil de nouvelles*. Québec, Éditions Nota bene.
- BADONNEL, Patrick (sous la direction de) (1998), *La nouvelle anglo-saxonne, Initiation à une lecture psychanalytique*, Paris, Hachette Supérieur.
- BHABHA, Homi K. (1996), « Culture's In-Between » in *Questions of Cultural Identity*, HALL, Stuart (sous la direction de), London, Sage Publications.
- BLIN, Jean-Pierre (1990), « Nouvelle et narration au 20^{ème} siècle » in *La nouvelle, définitions et transformations*, ALLUIN Bernard (sous la direction de), Lille, Presses Universitaires de Lille.
- BRULOTTE, Gaëtan (1999), « Le genre dominant du 21^{ème} siècle », *University of Toronto Quarterly*, vol. 68, n°4.
- BUTLER, Judith (1993), *Bodies That Matter: On the Discursive Limits of 'Sex'*, New York, Routledge.
- DERRIDA, Jacques (1972a), *Marges – De la philosophie*, Paris, Les Éditions de Minuit.
– (1972b), *La dissémination*, Paris, Seuil.
- DELEUZE, Gilles et GUATTARI, Félix (1980), *Capitalisme et Schizophrénie II. Mille Plateaux*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- ECO, Umberto (1979), *Lector in fabula. Le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, traduit de l'italien par Myriem Bouzaher, Paris, Grasset.
- GLISSANT, Édouard (1990), *Poétique de la Relation – Poétique III*, Paris, Gallimard.
- HOLLINGER, David A. (1995), *Postethnic America: Beyond Multiculturalism*, New York, Basic Books.
- KRISTEVA, Julia (1988), *Étrangers à nous-mêmes*, Paris, Fayard.
- LAHIRI, Jhumpa (1999), *Interpreter of Maladies*, London, Flamingo. Traduction française de Jean-Pierre Aoustin en 2000, *L'interprète des maladies*, Paris, Mercure de France.
- (2003), *The Namesake*, New York, Houghton Mifflin. Traduction française de Bernard Cohen en 2006, *Un nom pour un autre*, Paris, Robert Laffont, collection Pavillons.
- (2006), *Jhumpa Lahiri: My Hyphenated Identity in Newsweek*, n° du 6 mars 2006.
- (2008), *Unaccustomed Earth*, New York, Alfred A. Knopf. Traduction française de Bernard Cohen en 2010, *Sur une terre étrangère*, Paris, Robert Laffont, collection Pavillons.
- LOUVEL, Liliane (1993), *Introduction à l'étude de la nouvelle*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail.
- O'CONNOR, Franck (1962), *The Lonely Voice: A Study of the Short Story*, London, Macmillan.
- POE, Edgar Allan (1846), *The Philosophy of Composition, Graham's American Monthly Magazine of Literature and Art*, vol. 28, n°4. Disponible sur <http://www.eapoe.org/works/essays/philcomp.htm>
- SOLLORS, Werner (1986), *Beyond Ethnicity: Consent and Descent in American Culture*, New York, Oxford University Press.
- SPIVAK, Gayatri Chakravorty (1988), « Can the Subaltern Speak? » in *Marxism and the Interpretation of Culture*, NELSON Cary et GROSSBERG Lawrence (sous la direction de), Urbana, University of Illinois Press.

– et BUTLER, Judith (2007) *Who sings the Nation-State? Language, Politics, Belonging*, Oxford, Seagull Books.

TIBI, Pierre (1988), « La nouvelle : essai de compréhension d'un genre », *Cahiers de l'Université de Perpignan*, n°4, Perpignan, Presses Universitaires de Perpignan.

Pour citer cet article : Sabatier, Diane (2012), « “A temporary Matter” (*Interpreter of maladies*, 1999) ou les genres de la nouvelle et du recueil à l'épreuve des dissidentités de Jhumpa Lahari », *Lectures du genre n° 9 : Dissidences génériques et gender dans les Amériques* : 136-147.